

Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 67 (2013)

Heft: 2: Ein neues Japan? Politischer und sozialer Wandel seit den 1990er Jahren

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus = Reviews

Autor: Cattoni, Nadia / Weiss, Tobias

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REZENSIONEN / COMPTES RENDUS / REVIEWS

Banārasīdās. Histoire à demi. Autobiographie d'un marchand jaina du XVIIe siècle. Traduit du vieil hindi par Jérôme PETIT. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2011. 209 pp., ISBN 978-2-87854-524-1.

Le livre de Jérôme Petit, *Banārasīdās. Histoire à demi. Autobiographie d'un marchand jaina du XVIIe siècle*, propose pour la première fois une traduction française du récit autobiographique de Banārasīdās (1586–1643), en parallèle des traductions anglaises (Mukund Lath, 1981, et Rohini Chowdhuri, 2009) et en hindi moderne (Rohini Chowdhury, 2007) existantes. Ce texte est l'œuvre d'un marchand jaina féru de poésie, auteur notamment de textes poétiques et philosophiques jainas, qui prend la décision à l'âge de 50 ans (1641) d'écrire en langue braj son *Histoire à demi* (*Ardhakathānaka*), étant lui-même à mi-chemin du temps de vie idéal de cent dix années évoquée par la tradition jaina.

L'ouvrage se divise en deux sections: la première (pp. 11–56) est dédiée à une introduction au texte et contexte de Banārasīdās, la seconde (pp. 57–188) quant à elle présente le texte en lui-même. La première partie permet au lecteur d'acquérir des connaissances sur les éléments historiques, géographiques, économiques et religieux du contexte de production du récit exposé dans la deuxième partie. Ces différents éléments se développent en sous-chapitres et sont en redondance avec les faits que Banārasīdās évoque dans son texte. Ainsi, Jérôme Petit introduit les "Lieux et figures de l'Histoire" (pp. 11–16) où "la petite histoire de Banārasīdās entretient de temps à autre des liens avec la grande Histoire". Histoire d'autant plus intéressante que l'auteur de l'*Ardhakathānaka* a connu les heures de gloire de l'empire moghol sous les règnes successifs d'Akbar, Jahāngīr et Shāh Jahān. Le sous-chapitre suivant traite de la vie économique (pp. 16–21), fort présente dans le texte de Banārasīdās puisque ce dernier était un marchand d'Agra, à la suite de son père. Petit poursuit avec "La vie religieuse du laïc jaina" (21–30), également souvent évoquée par l'auteur du récit qui se rend régulièrement en pèlerinage, et dont les idées se rattachent au mouvement *adhyātma*. Enfin, le dernier sous-chapitre est consacré au genre littéraire dans lequel s'insère l'œuvre de Banārasīdās, c'est-à-dire le récit autobiographique (pp. 30–40), très peu fréquent dans la littérature indienne. Petit se demandant quel modèle a pu inspirer ce choix peu usuel, et évoquant les *carita*

jainas, biographies historico-mythologiques des grands personnages du jainisme ou la forte tradition historiographique des Moghols qui poussa les empereurs à rédiger ou faire rédiger leur biographie. Puis le questionnement se poursuit par une interrogation: l'*Ardhakathānaka* correspond-il bien au genre autobiographique? En évoquant les différents éléments qui poussent ou éloignent ce texte de l'autobiographie, Petit conclue que le récit de Banārasīdās, répond bien aux critères de ce genre et d'affirmer qu'il est « la première autobiographie de la littérature en hindi et de la littérature indienne en général, sorte d'*unica* sans prédécesseur ni successeur ».

Avant la traduction en elle-même, l'introduction comporte encore une "Note sur la langue de Banārasīdās" (pp. 41–45) s'attardant sur le terreau linguistique de l'auteur, le lexique, le style, la syntaxe et la métrique ainsi qu'un tableau chronologique allant de 1193 à 2009 et mettant en parallèle l'Histoire de l'Inde et l'Histoire à demi, qui depuis la mort de Banārasīdās en 1643 fait référence à la préservation, l'édition et la traduction de ses textes.

La deuxième partie de l'ouvrage est d'abord dédiée au texte traduit par Jérôme Petit. La traduction est légère et agréable, cherchant à rester proche de la forme du hindi ancien. La gestion de la ponctuation aide à retrouver la versification de base. Le texte est agrémenté de nombreuses notes du traducteur fournissant des informations supplémentaires aidant à la compréhension du texte, évoquant les subtilités de la langue de Banārasīdās ou à renvoyant le lecteur à d'autres textes.

A la suite de la traduction, vient le texte en *devanāgarī*, tel que présenté dans l'édition de Nathuram Premi (1957) quelque peu adapté. Ensuite, les annexes comportent des outils utiles lors de la lecture, soit l'arbre généalogique de Banārasīdās, un tableau comportant l'échelle des qualités (les quatorzes *guṇasthāna*), une équivalence des mois indiens et des mois occidentaux, et une carte de la vallée gangétique. S'ensuivent une bibliographie et un index.

L'ouvrage de Jérôme Petit est bien conçu (il est notamment agréable d'avoir le texte original) et donne une bonne retranscription du récit de Banārasīdās et du contexte dans lequel il a été produit. Etant donné le peu de traductions de textes en langue braj qui existent en français, nous ne pouvons que saluer cette initiative.

Nadia Cattoni

RICHTER, Steffi / Lisette GEBHARDT (Hg.): *Japan nach "Fukushima". Ein System in der Krise*. Leipzig: Leipziger Universitätsverlag, 2012 (Leipziger Ostasien Studien, 15). 218 S., ISBN: 978-3-86583-692-2.

Der Band ist die dritte Veröffentlichung in Buchlänge in der deutschsprachigen Japanologie zum Themenkomplex Fukushima nach Reinhard ZÖLLNER (2011) *Japan. Fukushima. Und wir*. und *Fukushima, vom Erdbeben zur nuklearen Katastrophe* von Florian COULMAS / Judith STALPERS (2011). Die Autoren Steffi Richter und Lisette Gebhardt haben die Homepage "Textinitiative Fukushima" – eine Internetseite, auf der Übersetzungen von atomkraftkritischen Texten aus Japan veröffentlicht werden – aufgebaut. Zusätzlich ist noch ein Textbuch geplant. Die Internetseite wie auch der vorliegende Band geben Interessierten eine Reihe von Einblicken in japanische Diskussionen nach dem Atomunfall von Fukushima.

Der erste Artikel von Enno Berndt gibt sich mit der "politischen Ökonomie der Katastrophe von Fukushima" ein weites Themenfeld. Dementsprechend macht er auch fast die Hälfte des vorliegenden Sammelbandes aus. Berndt beginnt mit einem Überblick über die Erdbebengefährdung in Japan und stellt die hohen Risiken durch die Existenz zahlreicher Atomkraftwerke heraus. Es folgt eine Beschreibung von ignorierten Warnungen, die in Japan schon vor dem Atomunfall ausgesprochen wurden. Danach beschreibt Berndt kurz den Ablauf des Atomunfalls von Fukushima und stellt Streitpunkte zwischen Atomkraftbefürwortern und Gegnern in Japan vor: Dazu zählen die Menge der ausgetretenen radioaktiven Materialien, die Ursache des Unfalls und die Stilllegung bzw. Wiederinbetriebnahme von anderen AKWs.

Im nächsten Abschnitt "historische Parallelen" stellt Berndt drei Interpretationen vor, die Probleme der Regierung bei der Krisenbewältigung mit der japanischen Organisationsstruktur und Kultur begründen. Eine Studie der japanischen Militärakademie über die japanische Niederlage im Zweiten Weltkrieg, eine Studie des atomkraftkritischen Citizens Nuclear Information Center (CNIC) zu wiederholten Pannen in AKWs in Japan und das Statement eines Professors für Regelungstechnologie zur Konkurrenzfähigkeit der japanischen Wirtschaft. Danach kommt Berndt für meinen Eindruck etwas sprunghaft zur Leitfrage seiner Untersuchung: Wie die Interessen an der Atomkraft in Japan entstanden und warum sie so mächtig geworden sind, dass die gesellschaftliche Kontrolle versagt hat.

Berndt beschreibt die Entstehung lokaler Monopole nach dem zweiten Weltkrieg sowie die Veränderungen im Energiemix. Er weist auf starke staatliche Interessen am Aufbau kapitalintensiver Wasser-, Kohle- und Atomkraftwerke hin. Berndt verfolgt die enge Verflechtung der Atomwirtschaft mit staatlichen Stellen: Das Wirtschaftsministerium versuchte wie in anderen Industriezweigen auch die Atomkraftindustrie zum Exportsektor zu machen. Es hatte dabei einen gewissen Erfolg: Während Tōshiba, Hitachi und Mitsubishi Heavy Industries anfangs nur unter Lizenz amerikanischer Unternehmen produzierten, haben sie inzwischen einen grösseren Teil der Produktion übernommen.

Dann wendet sich Berndt den spezifischen Bedingungen zu, unter denen in Japan Atomstrom produziert und genutzt wird. Er argumentiert dagegen, dass Atomkraft günstiger sei als andere Stromquellen. Weil AKWs nicht einfach heruntergefahren werden könnten, müssten sie für die Grundlast des Stromverbrauchs genutzt werden. Der Stromüberschuss, der wegen des geringeren Verbrauchs nachts entsteht, müsse durch teure Pumpspeicherkraftwerke ausgeglichen werden. Wegen der grossen Entfernungen der AKWs zu den Ballungszentren entstünden hohe Kosten durch Verluste bei der Leitung. Unter der Annahme steigender Nachfrage sei ein Ausbau der Grundversorgung sinnvoll, seit den 1990er Jahren erhöhe sich wegen der anhaltenden Wirtschaftskrise die Nachfrage aber nicht mehr so stark wie vorher. Die Auslastungsquote der Kraftwerke sei gesunken, die Stromproduktion sei also ineffizienter und teurer geworden.

Im nächsten Abschnitt behandelt Berndt dann technische und wirtschaftliche Probleme und Widersprüche der Stromerzeugung in japanischen AKWs. Die Urananreicherung stehe vor technischen Problemen und produziere angereichertes Uran nur zu einem Preis, der weit über dem Weltmarktpreis liegt. Ebenfalls umstritten sei das "Recycling" der verbrauchten Brennelemente in einem Plutoniumreaktor. Theoretisch wäre damit eine autarke Stromversorgung denkbar. In der Praxis wurde diese Technologie wegen der hohen Strahlung des Materials, der Unfallanfälligkeit und der hohen Kosten sowie der technischen Probleme bei der Entwicklung in allen Ländern aufgegeben, ausser Japan.

Die Wiederaufbereitung von Brennelementen – in Japan läuft seit 2006 in Aomori eine Wiederaufbereitungsanlage – kämpft mit enormen technischen Problemen, so Berndt. Die Entwicklung eines Plutoniumreaktors sieht Berndt als mehr oder weniger gescheitert an. Um die Plutoniumproduktion jedoch weiterhin zu legitimieren, halte die Regierung an dieser Option fest.

Im nächsten Abschnitt vergleicht Berndt verschiedene Studien zu den gesamten Stromerzeugungskosten für Atomstrom. Er stellt eigene Prognosen der

Kosten des Atomunfalls denen der japanischen Regierung gegenüber und gelangt zu einer Schadenssumme von 14–18 Billionen Yen im Gegensatz zu den Schätzungen des Atomenergierates der japanischen Regierung von etwa 5 Billionen Yen. Auch bei der Gesamtkostenschätzung kommt Berndt auf mehr als das Doppelte der vom Wirtschaftsministerium veröffentlichten Projektionen. Danach beschreibt Berndt die teilweise Liberalisierung des Strommarktes von 1995 bis 2005. Über 60% des Strommarktes wurden zwar liberalisiert, aber Netzgebühren machten den Markt für Neueinsteiger grösstenteils unprofitabel. Ihre Stellung als wichtige Kunden der Banken und Anlagenbauer sichere den Stromkonzernen die Unterstützung der restlichen Wirtschaft gegen weitere Liberalisierungsversuche. Berndt argumentiert weiter, dass – entgegen den Behauptungen von Regierung und Stromerzeugern – der Bau von AKWs keine Minderung des CO₂-Ausstosses zur Folge hätte. Weil AKWs mit Kohlekraftwerken gekoppelt würden, um auf die schwankende Nachfrage zu reagieren, gebe es keine Einsparung von CO₂.

Zum Schluss wendet sich Berndt dann der Frage zu, ob Privatisierung oder Verstaatlichung einen Ausstieg aus der Atomenergie in Japan bewirken können. Er kommt zu dem Ergebnis, dass weder Markt noch Staat für sich den Ausstieg bringen werden. Das Hauptproblem dafür sieht er in einer durch neoliberale Politik verstärkten Macht der Grossunternehmen. Um einen wirklichen Politikwandel zu schaffen, sieht Berndt die Notwendigkeit, eine zivilgesellschaftliche Gegenmacht zu Regierung und Grossunternehmen zu etablieren.

Insgesamt gibt der Aufsatz einen recht umfassenden Überblick über wirtschaftliche und machtpolitische Hintergründe der Entwicklung der Atomindustrie in Japan und die Strukturen, welche zu dem Atomunfall führten. Er zeigt Widersprüche der (japanischen) Atomindustrie, wie etwa das Festhalten an der teuren und gefährlichen Vision des Brennstoffkreislaufes, die Weigerung privater Versicherungen, Atomkraftwerke – ohne vom Staat garantierte Kostenübernahme ab einer bestimmten Schadensobergrenze – zu versichern und weist auf die enge Verbindung von Staat und Atomindustrie hin. Berndt stellt sich eindeutig auf die Seite der Atomkraftgegner. Dabei äussert er auch Thesen, über die sich sicher streiten lässt: Die Annahme, dass der Ausfall der Notstromaggregate in Fukushima schon durch das Erdbeben ausgelöst wurde, die Schätzung, dass 223.000 Menschen innerhalb von zehn Jahren an Krebs erkranken werden (der European Council on Radiation Risk, auf dessen Studie die Schätzung beruht, ist eine Art Gegenorgan zur stärker der offiziellen Seite und dem wissenschaftlichen Mainstream nahestehenden ICRP – International Commission for Radiological Protection), oder die Behauptung, dass sich die japanische Regierung mit dem Wiederaufbereitungsprogramm auch militärische Optionen offen halten

will. Aber: dass es bei diesen Fragen keinen Konsens gibt, liegt offenbar in der Natur der Sache. Schätzungen der Opferzahlen des Atomunfalls von Tschernobyl reichen z.B. von 56 (von der IAEA) bis zu (maximal) 100.000 Toten alleine unter den Aufräumarbeitern (vom Komitee der Internationalen Ärzte für die Verhütung des Atomkriegs und der Gesellschaft für Strahlenschutz). In den angesprochenen Punkten sollte Berndts Interpretation daher als eine mögliche Sichtweise gelesen werden. Trotzdem ermöglicht er eben dadurch, dass er (wie die Autoren seiner japanischen Quellen) eine Gegenposition zu regierungsnahen Quellen einnimmt, einen genaueren Blick auf den Atomunfall und eine Infragestellung dominanter Erklärungen. Einige Punkte an dem Aufsatz halte ich aber für problematisch: Die Argumentationsstruktur wirkt an einigen Stellen sprunghaft. Es ist zum Beispiel nicht ganz nachvollziehbar, wie Berndt von seiner Einleitung (Erdbeben und Atomkraft in Japan) über einen Ausflug in die Mängel japanischer Organisationsstruktur zu seiner Fragestellung (Woher kommen die Interessen am Atomstrom?) kommt. Auch scheinen mir die Parallelen zur Kriegsniederlage Japans etwas stark strapaziert.

Im zweiten Artikel geht Steffi Richter der Frage nach, ob der Atomunfall von Fukushima eine Zäsur in der japanischen Geschichte darstellt. Sie erklärt dabei zunächst drei Dilemmata, die bei der Auseinandersetzung mit dem Atomunfall auftauchen: das Problem die Opferzahlen festzumachen und so zu einer Einschätzung des Gewichts des Atomunfalls (die NZZ spricht am 25.9.2012 z.B. von bisher drei Toten, die als Opfer der Strahlung und Kraftwerksexplosionen feststehen) gegenüber dem Erdbeben und Tsunami (mit fast 20.000 Toten und Vermissten) zu kommen, die generelle Unberechenbarkeit von Atomunfällen und die schlichte Masse von Kommentaren in alten wie neuen Medien zu dem Thema. Richter sieht unter japanischen Kommentatoren den eindeutigen Trend zum Japan-Diskurs oder *nihonjinron* unter der Leitfrage, ob mit Fukushima eine Ära zu Ende gegangen ist und wie diese zu bewerten sei. Zwei unterschiedliche Antworten auf ihre Ausgangsfrage stellt sie dann mit dem Kritiker Azuma Hiroki und dem Soziologen Myadai Shinji gegenüber. Der eine sieht Fukushima als Zäsur, der andere nur als Ereignis, das bestehende Probleme habe hervor-treten lassen.

Im folgenden Abschnitt wird das Buch *Der Atomstaat* von Robert Jungk vorgestellt und der darin beschriebene Typ des Atomstaats auf Japan bezogen: die Pro-Atomwissenschaftler (*goyō-gakusha*), der "Kasernenstil" der eingeschworenen Atomkraft-Community, der Versuch menschliche Fehler durch Konditio-

nierung so weit wie möglich auszuschliessen, die Verbindung mit Atomwaffen, die Gefahr von Atomterrorismus und die Verbindung zwischen “innerer Sicherheit” und Atomkraft (etwa die Überwachung von Atomkraftgegnern durch staatliche Stellen). Den Atomkraft-Leiharbeitern (“Strahlenfutter”) wird dann ein eigener Abschnitt gewidmet.

Danach wendet sich Richter dem Verhältnis zwischen Wissen und Praxis zu und der Frage, wie eine neue, nicht von Atomenergie abhängige Wirtschafts- und Gesellschaftsordnung errichtet werden kann. Richter stellt zwei Aktionsformen vor: den Philosophen Karatani Kōjin, der eine intellektuelle Plattform gegründet hat, welche die Konsumgesellschaft durch eigene Währungs- und Kreditgenossenschaften verändern will, und den deutschen Sozialpsychologen Harald Welzer, der zu mehr praktischer Aktivität von Wissenschaftlern aufruft.

In Bezug auf Japan fordert Richter die Dekonstruktion von Schlüsselkonzepten in Darstellungen des Selbst und des Anderen. Hierzu zählt sie z.B. das Bild einer relativ homogenen Mittelstandsgesellschaft in Japan, das sie mit dem “sauber-sicher-billig-Mythos” der Atomkraft in Verbindung bringt. Weiter fordert sie Protestbewegungen in den Blick zu nehmen, die von den Mainstream-Medien marginalisiert werden. Dementsprechend stellt sie im nächsten Abschnitt die Gruppe Shiroto no Ran vor, die an den ersten Anti-Atomkraft-Demonstrationen nach Fukushima im April 2011 beteiligt war. Sie gibt einen Überblick über Ideen, internationale Verbindungen und neue Methoden. Im letzten Kapitel werden schliesslich noch zwei weitere Anti-Atomkraftinitiativen vorgestellt: die Global Conference for a Nuclear Free World, die am 14./15. Januar in Yokohama stattfand, und das Netzwerk Mayors for Nuclear Power Free Japan.

Richters Artikel skizziert verschiedene Probleme und Fragen, die bei der Beschäftigung mit dem Atomunfall von Fukushima auftauchen. Die Ausgangsfrage, ob Fukushima eine Zäsur darstellt, kann nicht eindeutig beantwortet werden – vielleicht auch deshalb, weil es noch etwas früh dazu ist. Sie stellt den “Atomstaat” vor, um deutlich zu machen, dass eine Zäsur ihrer Meinung nach eine umfassende Änderung des Systems Japan mit sich bringen müsste. Richter sieht das Schaffen von Veränderung dabei auch für sich selbst als Imperativ an. Wenn man diese Haltung akzeptiert, enthält der Artikel interessante Hinweise und Beobachtungen. Verschiedene Intellektuelle kommen zu Wort, die unterschiedliche Sichtweisen auf die japanische Gesellschaft und die Katastrophe von Fukushima haben. Das System Atomkraft und seine Verflechtung mit dem Staat wird in den Blick genommen und es werden Formen des Protests und Gegen-

entwürfe gezeigt. Struktur und Argumentation des Artikels sind meiner Meinung nach allerdings etwas diffus. Auch muss man nicht allen Schlüssen, die Richter zieht, unbedingt zustimmen. So sehe ich nicht, dass Kernfamilie, Homogenität der Gesellschaft und Atomkraft (S.118) zwangsläufig zusammenhängen, obwohl sie alle wohl in Japan vom Establishment befürwortete Konzepte sind. Den Gegensatz zwischen Leiharbeitern und Festangestellten in der japanischen Wirtschaft mit dem Kontrast zwischen Elite-Arbeitern in russischen Atomstädten und Zwangsarbeitern in Uran-Minen zu vergleichen (S. 109–111) scheint mir unpassend. Auch über die Behauptung, dass das Gros der in Fukushima eingesetzten Arbeiter keine andere Wahl hat, als dort zu arbeiten, lässt sich sicherlich streiten.

Nicola Liscutin beschreibt in ihrem Beitrag die Aktivitäten der Anti-Atomkraftbewegung in Japan und deren Nutzung von neuen Medien besonders anhand von zwei Internet-Streaming Portalen: OurPlanetTV.org (OPTV) und Independent Web Journal. Sie stellt fest, dass es zum Zeitpunkt der Publikation (2012) in den japanischen Massenmedien still geworden ist um die Reaktorkatastrophe von Fukushima und stellt dem entgegen, wie sich Aktivisten in Japan in verschiedenen Formen gegen die Atomkraft-Politik der Regierung wenden: mit Demonstrationen, Petitionen und eigener unabhängiger Berichterstattung über Internet-Medien. Liscutin geht von drei Begriffen aus dem Framework des Soziologen Manuel Castells aus: Programming für die Erzeugung handlungsbestimmender Diskurse, Framing für die über Medien geschaffene Verbindung von bestimmten Assoziationen mit einem Thema und Switching für die Verbindung von Netzwerken zum Zweck strategischer Kooperation. Sie untersucht, "wie nach Fukushima die Kommunikationsnetzwerke der alternativen Medien beschaffen sind, wie sie funktionieren und wie das Framing der Nachrichten vonstattengeht".

Liscutin führt zunächst eigene Beobachtungen der Berichterstattung nach dem Atomunfall an, um das Versagen der Massenmedien aufzuzeigen. Sie ergänzt dies durch Aussagen von freien Journalisten und Wissenschaftlern. Liscutin stellt detailliert die einzelnen journalistischen Formate der unabhängigen Medien dar. Bürgerjournalisten (*chūkei shimin*) berichten vom Ort des Geschehens. Zuschauer können in Echtzeit Fragen stellen. Sie stellt ausserdem die Inhalte einiger Formate und die Probleme der Informationspolitik von Massenmedien und Regierung vor, gegen die sie sich wenden: Fehlende Berichterstattung über Aktionen der Atomkraftgegner, fehlende Berichte über die Lage im AKW Fukushima, fehlende Diskussion über die zulässigen Strah-

lengrenzwerte und fehlende Berichterstattung über Flüchtlinge von ausserhalb der offiziell festgelegten Evakuierungszone.

Liscutin betont die wichtige Rolle, welche die Internet-Medien gegen das Vergessen und für die Emanzipation der Bürger spielen. Die Rolle der Internet-Medien wird von Liscutin durchweg positiv beurteilt. Manchmal hätte ich mir hier eine differenziertere Betrachtung gewünscht. Auch wird nicht hinreichend klar, wie die drei von Castells übernommenen Begriffe zum Verständnis des betrachteten Phänomens beitragen. Der Artikel bietet aber eine exemplarische Beschreibung des relativ neuen Phänomens der unabhängigen Online-Berichterstattung und lädt zu weiteren Fragen ein.

Lisette Gebhardt gibt in ihrem Artikel zunächst einen Überblick über japanische literarische Reaktionen auf das Erdbeben, den Tsunami und den Reaktorunfall. Neben Statements von international bekannten Schriftstellern wie Murakami Haruki und Ōe Kenzaburō stellt sie vier ausserhalb Japans eher unbekannte Autoren und ihre Reaktionen im Detail vor: Gen'yū Sōkyū, Ikezawa Natsuki, Henmi Yō und Takahashi Gen'ichirō. Jeder von ihnen hat einen anderen Blick auf die Katastrophe. Der in Fukushima lebende buddhistische Mönch Gen'yū reflektiert seine Einberufung in den von der Regierung gebildeten Wiederaufbau Rat, betont jedoch seine kritische Haltung. Der kosmopolitische Ikezawa spricht von der Besonderheit der Katastrophenerfahrungen, die sich über Jahrhunderte in der japanischen Psyche festgesetzt habe, und sucht Trost und Vergessen. Henmi Yō stammt aus der vom Tsunami verwüsteten Provinz Miyagi. Er sieht Gefahren eines neuen Faschismus aufkommen. Der Rettungseinsatz der Selbstverteidigungsstreitkräfte weckt in ihm Vorahnungen einer unguten Entwicklung und er sieht den pazifistischen Artikel 9 der Verfassung in Gefahr. Takahashi Gen'ichirō, ein "Enfant Terrible der japanischen Meta-Literatur" (S.192), schreibt, dass der 11. März die Schwachpunkte der japanischen Demokratie blossgelegt habe. Er fordert Reflektion, Rückbesinnung und Kommunikation über die Zukunft. Allen vier Autoren ist gemein, dass sie Atomenergie in Japan nicht mehr als zukunftsfähig betrachten. Gebhardt erkennt in den Bemühungen der Schriftsteller eine Infragestellung des japanischen Systems und eine Forderung, Demokratiedefizite abzulegen und die passive Konsumgesellschaft durch eine neue autonomere Haltung zu verändern. Sie sieht die Beschränkungen des Diskursraumes Japan als möglichen Grund, warum die Schriftsteller nicht noch deutlicher Kritik äussern. Um diese Enge des diskursiven Raumes zu lösen, sieht sie Druck von Aussen (*gaiatsu*), als eine mögliche Strategie.

Das Anliegen kritische Stimmen aus Japan wiederzugeben ist den Autoren mit dem vorliegenden Band gelungen. Ziel ist es nicht, einen umfassenden oder repräsentativen Überblick über Diskussionen und Entwicklungen in Zusammenhang mit der Reaktorkatastrophe zu geben. Unter dieser Voraussetzung bietet der Band lesenswerte Berichte und wichtige Informationen, obwohl manche Teile mir im Ton und Inhalt zu offensiv erscheinen und ich mir manchmal etwas mehr kritische Distanz zum Untersuchungsobjekt gewünscht hätte. Die Konzentration auf die vorher ungehörten Stimmen der AKW-Gegner und deren Unterstützung ist in der Haltung der Autoren konsequent, birgt aber auch Gefahren. So würde jemand, der die japanische Debatte nur anhand des vorliegenden Bandes bewertet, wahrscheinlich dazu neigen, die Bedeutung kritischer Stimmen in Japan zu überschätzen. Die oben genannten zwei Erscheinungen (COULMAS und STALPERS 2011; ZÖLLNER 2011) greifen stärker Positionen des japanischen Mainstream auf und versuchen einen umfassenden Überblick zu geben. Als Ergänzung zu diesen beiden Veröffentlichungen ist der vorliegende Band ein wichtiger Beitrag.

Literaturverzeichnis

COULMAS, Florian / Judith STALPERS

2011 *Fukushima, vom Erdbeben zur nuklearen Katastrophe*. München: C.H. Beck.

NZZ (NEUE ZÜRCHER ZEITUNG)

25.09.2012 "Gefärbte Informationen über Fukushima." S. 54.

ZÖLLNER, Reinhardt

2011 *Japan, Fukushima. Und wir*. München: Iudicium.

Tobias Weiss